

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONNEUR ET PATRIE ?

PRIX

du  
JOURNAL.  
Rue 25<sup>e</sup> Mai No. 67.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

de  
L'ABONNEMENT  
3 francs par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Samedi 15. — Reddition de Landrevies (Belgique), par le général Jourdan, 1794.

## MONTÉVIDEO.

### REMARQUE IMPORTANTE.

Il y a aujourd'hui DIX-HUIT jours qu'Orlèbe a assuré qu'il serait dans QUINZE jours à Montevideo

### JUAN MANUEL DE ROSAS.

Nous avons dit que 1820 fut une année de guerre civile et de confusion pour la province de Buenos-Ayres. Le gouverneur de Santa-Fé, don Estanislao Lopez, était arrivé jusqu'à San José de Flores avec ses Montoneras, qui lui avaient servi à faire la guerre au directoire et aux administrations qui lui succéderent. Le colonel Pagola, avec une centaine d'hommes, seule force qu'il eut conservée, s'était emparé de la forteresse de Buenos-Ayres, et s'intitulait gouverneur. Dans cet état de choses, la chambre de Buenos-Ayres, seule corporation qui existât dans la province, se réunit, et nomma gouverneur de la province le colonel don Manuel Dorrego. Celui-ci prit à l'instant possession de son poste, expulsant Pagola, qui essaya quelque résistance, et fut arrêté pendant quelques heures seulement. Dorrego appela à lui une partie des chefs militaires qui étaient à Buenos-Ayres. Il négocia un emprunt de 7,000 piastres, parce qu'il n'y avait pas un réal en caisse; et, le soir même de sa nomination, la ville fut mise à couvert des attaques que pouvaient tenter contre elle Lopez et Alvear, qui commandaient les troupes d'invasion. Ensuite il voulut les expulser de la province, et il organisa ses troupes dans ce but. Comme Rosas dépendait de don Luis Dorrego, le gouverneur,

frère de celui-ci, nomma Rosas capitaine de la milice formée avec les peones de ses estancias, et l'éleva successivement jusqu'au grade de commandant d'escadron de milices. Les forces de Dorrego éprouvèrent un revers; mais il résistait avec avantage à ses ennemis, et il aurait encore triomphé, sans la défection de plusieurs des chefs sous ses ordres, qui abandonnèrent la ville sous différents prétextes; et, parmi eux se trouvait celui de tous qui, par reconnaissance, devait rester fidèle aux Dorrego ses bienfaiteurs, le commandant Rosas.

La salle des représentants de la province de Buenos-Ayres élit alors pour gouverneur D. Martin Rodriguez. Mais, comme cette nomination ne fut pas reconnue par les troupes de la garnison de Buenos-Ayres, aux ordres du général Quintana, le général Rodriguez sortit en campagne, et, réunissant les soldats qui s'étaient prononcés pour lui, tomba sur la ville. Rosas l'accompagnait, et commandait l'escadron des Colorados des Monta. Les troupes de Rodriguez investirent courageusement les rues de Buenos-Ayres, et le général Rodriguez attacha son cheval au portique de San Francisco, c'est-à-dire à moins d'une portée de fusil de la plaza Princiál, où se trouvaient retranchés les soldats de Quintana. Les soldats de l'escadron des Colorados se conduisirent aussi énergiquement; il n'en fut pas ainsi du commandant Rosas, qui, au moment où commençait le feu, prétextant un violent mal de dents, laissa le commandement des colorados au capitaine le plus ancien, don Hilarion Castro, et se retira au galop dans une quinta de la calle Larga de la Recoleta, c'est-à-dire environ à une lieue du combat. Il y resta, avec des sentinelles apostées, jusqu'à ce que le gouverneur Rodriguez, le colonel Madrid et d'autres chefs, eussent vaincu sur la place de Buenos-Ayres, et pris ses défenseurs.

Quand on se reporte à cette impartiale et véridique histoire de la part qu'eut Rosas dans la soumission de Buenos-Ayres, le 4 octobre 1820, histoire connue de tout le monde, on ne sait comment qualifier l'audace sans exemple avec laquelle Rosas se fait fêter, aux anniversaires de cette époque, comme le héros du jour, lorsque son emploi dans l'armée victorieuse et sa conduite pusillanime prouvent qu'il n'y eut pas la moindre part.

Le 4 octobre 1820, Rosas prouva pour la première fois publiquement qu'il est un lâche, et que la stature colossale et la force musculaire qui le distinguent, sont alliées chez lui à la ferocité du tigre et à la timidité du mouton.

Immédiatement après la pacification de la capitale, le gouverneur Rodriguez s'avança jusqu'à Santa-Fé avec une armée nombreuse et enthousiaste. La province de Santa-Fé était fatiguée par la guerre, et manifestait des desirs de faire la paix avec Buenos-Ayres. On nomma des commissaires pour en traiter. Ce fut, du côté de Buenos-Ayres, les docteurs Andrade et Patron, et, pour Santa-Fé, le docteur Segui et M. Larrechea. Les commissaires entrèrent en pourparler, mais il leur fut impossible de s'entendre, à cause de la tenacité que manifesta, dans les conférences, le docteur Segui. Le gouverneur don Estanislao Lopez, apprenant ce contre-temps, lui demanda une conférence pour arranger la paix d'un commun accord entre eux deux. Nous transcrivons ici ce qui a été dit, au sujet de cette négociation, dans le Nacional du 30 mai :

« Le général Rodriguez, qui commandait aux environs l'armée de Buenos-Ayres, arriva lorsqu'il sut les dispositions de Lopez, accompagné de quelques-uns de ses officiers, parmi lesquels se trouvait, Rosas, commandant alors le 5<sup>e</sup> régiment des milices de la campa-

## FRUILLÉTON.

### UNE HAINE A BORD.

NOUVELLE MARITIME.

IV.

UN DUEL A MORT.

(Suite.)

Chacun était à son poste d'appareillage : le capitaine de la Sèvre sur la dunette et commandant lui-même, quoique Desbages fut placé à côté de lui en qualité d'officier de manœuvre; les matelots répandus sur les passavants et dans la mâture ou rangés aux barres du cabestan dont Fargolles dirigeait l'action; les élèves et les bas-officiers, répartis aux divers centres de mouvement.

Gaussard, comme gabier de beaupré, s'occupait de l'ancre qui ne pouvait tarder à être dérapée et à se montrer hors de l'eau. Le lieutenant Renaud se trouvait nécessairement tout près de Gaussard, car dans les grandes circonstances telles que l'appareillage, le second prend toujours le commandement du gaillard d'avant.

Le vieux matelot fut le seul qui entendit les communications de l'administrateur colonial, quand celui-ci aborda Jules.

— Mon ordre de débarquement ! murmura l'officier en prenant la pièce officielle des mains du sous-commissaire; je vous remercie de votre zèle, monsieur de la Rizière, et vous en garderai une éternelle reconnaissance.

Gaussard écoutait avec un étonnement mêlé de douleur.

— Eh bien ! que faites vous ? s'écria l'administrateur, le temps presse, hâtez vous d'aller prévenir le comman-

dant; faites mettre vos effets dans le canot, et partez !

Jules restait immobile, les sentiments les plus opposés l'agitaient violemment.

— Antonine vous attend, dit M. de la Rizière.

L'officier fit quelques pas pour descendre du gaillard d'avant et se rendre auprès de M. de Kergal. Il fut arrêté au passage par Gaussard.

— Comment ! vous partez ! dit ce dernier d'un ton de reproche; vous nous trompez donc, hier soir, monsieur Renaud ?

— Je ne vous trompais pas ! répondit vivement Jules, qui ne jugea pas au dessous de sa dignité de se justifier aux yeux du vieux matelot; de nouvelles circonstances m'ont encore fait changer d'avis.

— Ce n'est pas bien, répliqua le gabier; mais c'est égal, que ça ne vous porte pas malheur ! Je ne vous dis point

gnc. Ce fut à l'estancia de Vanegas, auprès de l'Arroyo del medio, que s'abouchèrent Lopez et Rodrigue. Le premier dit au second qu'il désirait arranger la paix avec lui dans une conversation intime à laquelle personne n'assistât.

A. DELACOUR,  
traducteur.

(La suite au prochain numéro.)

**RÉSUMÉ DE LA LETTRE DE M. LE GÉNÉRAL RIVERA, DATED DU TROIS JUILLET 1843. LE QUARTIER GÉNÉRAL ÉTAIT AU PASTOREO DE PEREIRA.**

Les divisions Silva et Estibao ont fait leur jonction avec l'armée nationale, en passant la rivière de Santa Lucia, vers les hauteurs de San Ramon; cette jonction eut lieu dans la nuit du 30 juin. Dans la matinée du 1er, l'armée nationale s'est mise en marche, et, le dix, elle prit position entre la cavalerie ennemie commandée par D. Ignacio Orbe postée au *Rincon de Melilla*, et l'infanterie commandée par D. Manuel Orbe, qui occupe les environs du Cerrito. Le brigadier général, commandant l'avant garde de l'armée nationale, D. Anacleto Medina, reçut l'ordre de faire quelques démonstrations contre l'ennemi; mais il n'aperçut que quelques groupes de fuyards dans la direction du Cerrito, du Paso del Molino et du Rincon de Melilla.

Le général Rivera prit alors le parti de reprendre la ligne de l'Arroyo de Toledo, pour donner quelque repos à l'armée. Chaque jour l'armée nationale reçoit au moins 12 passés de l'ennemi. L'armée ennemie est resserrée dans le petit espace compris entre l'Arroyo Miguelete et le Colorado d'un côté, et le Monga et le Cerrito de l'autre; ses postes avancés ne vont jamais plus loin qu'à l'estancia de Falson; la cavalerie est dans un état pitoyable; si elle n'était pas appuyée par des canons et de l'infanterie, le général Rivera l'aurait déjà attaquée; le temps seul suffit aujourd'hui pour dissoudre et détruire complètement les forces d'Orbe.

**RÉSUMÉ DE LA COMMUNICATION DU COLONEL D. CALISTO CENTURION, ADRESSEE A M. LE GÉNÉRAL EN CHEF D. FRUCTUOSO RIVERA.**

Le Mashorquero Miguel Nuñez, à la tête de 140

ou ravoir, car le vieux Gausard ne reviendra pas de cette campagne.

— Il m'est impossible, te dis-je, de faire autrement. Il le faut, mon brave.

— Que le bon Dieu vous garde! Pour ce qui est de nous, notre décompte est réglé.

— Voudrais-tu donc me voir mourir à la peine?

— Au fait, reprit le gabier; si c'est la pure vérité ce que vous dites, il vaut mieux que ce soit nous autres qui ayons notre gaffe. Adieu donc, monsieur Renaud, saluez-vous, et prenez soin de nos frères que vous commanderez plus tard; ils seront heureux, ceux-là!

La nouvelle du débarquement immédiat de Jules parcourent soudainement les rangs de l'équipage: toutes les figures étaient consternées et le lieutenant croyait lire des reproches dans tous les yeux.

M. de la Rizière le suivit avec anxiété.

Comme ils passaient auprès du panneau de l'arrière, Fergeolles, qui était dans la batterie, les aperçut, vit Jules tenant à la main son ordre de débarquement, monta rapidement, et se penchant à l'oreille de son oreille:

— Vous avez donc oublié que je vous ai craché au visage! Notre expédition peut dorer longtemps, et dans quelques semaines un homme de cœur eût trouvé l'occasion de laver cet affront dans du sang; mais si vous débarquez, Mme de la Rizière saura tout; j'ai préparé une lettre qui l'en instruira. Débarquez maintenant!

Jules lança un regard de défi mortel à son ennemi, et, pour toute réponse, déchira avec dédain l'ordre de débar-

quement, a été complètement défaits par 40 hommes, aux ordres du major Doldan, détachés d'un corps de 230 hommes, commandés par le colonel Calisto Centurion. 57 morts, 25 prisonniers, 300 chevaux; voilà ce que l'ennemi a laissé sur le champ de bataille. Nuñez s'est échappé avec 5 hommes. Le Mashorquero Jeromo Casares se trouvait au Bicocho avec 300 hommes; le colonel Centurion se disposait à l'attaquer bientôt.

La communication est datée du Paso de Lugo, 25 juin 1843.

Deux lettres adressées à M. le ministre de la guerre, l'une du colonel D. Jacinto Estibao, l'autre du colonel Venancio Flores, confirment pleinement tous les détails ci-dessus rapportés.

**NOUVELLES.**

Les nouvelles reçues de Paysandu confirment les agissements et les confiscations qui y sont continuellement à l'ordre du jour.

Rosas prétend que le sujet sardo *Vicente Rosello*, brûlé, châtié et égorgé par ses soldats, s'est présenté vivant devant le consul sardo de Montevideo. Il nous semble que le devoir de M. le consul sardo est de prouver que cette présentation a eu lieu réellement.

**DECRET D'ORIBE.**

Le président de la république — quartier général, au Cerrito, 10 juillet. — Considérant qu'il est convenable que, pendant que Montevideo est occupé par les sauvages unitaires, il soit établi un ou deux ports de commerce sur le littoral de la république, pour les besoins de la population et la perception plus facile des droits de l'état ordonne et décrète:

ART. 1er. — Est déclaré port de commerce celui du *Saladero de Seco* au Buseo.

ART. 2. — Que le présent soit communiqué, etc., etc.

ORIBE.

Par ordre de S. E.

Carlos G. Villademoro,

(Imprimerie de l'armée.)

Oribe désire probablement vendre les cuirs qu'il s'est procurés à bien peu de frais; son décret a l'air de l'annonce d'un marchand, qui veut se débarrasser de son fonds, PAR CÉSSION DE COMMERCE.

L'individu qui a tué au Cerro l'anglais dont nous parlions hier est un nommé Jorge; il est capitaine, et no-

quement.

L'administrateur fut stupéfait.

— Monsieur de la Rizière, lui dit Jules, je ne sais si je vous reverrai jamais, mais croyez que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. J'ai une dernière grâce à vous demander, c'est de vous charger de mes adieux pour Mlle Antonine et de lui dire que son souvenir ne me quittera qu'à ma dernière heure.

Le jeune lieutenant pressa une dernière fois avec effusion la main de M. de la Rizière et courut à son poste de manœuvre.

— L'ancre est haute, dit Gausard.

— L'ancre est haute, répéta l'officier d'une voix qui vibrait de colère.

— Hure le gran loc! commanda M. de Kergal.

L'officier supérieur était le seul peut-être qui ignorât ce qui venait de se passer.

Le canot de M. de la Rizière s'éloigna sans emmener Jules Renaud. Le sous-commissaire en rentrant à l'habitation fut reçu par sa femme et sa fille.

— D'où venez-vous si matin? demanda la première. Vous allez porter à M. Renaud son ordre de débarquement?

— Si tu le sais, pourquoi me le demander?

— Eh bien! est-il débarqué?

— Hélas! non, répondit l'administrateur.

Antonine poussa un cri déchirant et s'évanouit; les matelottes de la maison accoururent et la transportèrent dans sa chambre. Quand elle revint à elle, d'amères réflexions assaillirent son esprit. La jeune fille présentait

Pas colonel. Le Nacional assure que les autorités britanniques ont exigé énergiquement d'Orbe le jugement de l'assassin par la justice légale du pays.

**A M. MASSIEU DE CLERVAL.**

Monsieur l'Amiral,

Je ne viens pas, m'autorisant de l'honneur que m'ont accordé mes compatriotes, abuser de la position précieuse que j'occupe, pour vous faire connaître l'opinion des Français que je suis fier de commander; tous, vous le savez, sont établis, pères de famille et d'honorables négociants et industriels. Leur conduite seule depuis plus de trois mois qu'ils ont pris les armes parle assez haut pour être à l'abri de tout reproche et de toute calomnie. Vous même, monsieur l'Amiral, vous ne pouvez en disconvenir, malgré les funestes influences dont vous avez été entouré. Nous déplorons et gémissons de n'avoir pu être assez heureux pour nous faire comprendre. Nous sommes trop avancés pour avoir même la pensée de vous rien demander, parce que nous sommes certains de ne rien obtenir, et que d'ailleurs ce serait une lâcheté de notre part de revenir sur la détermination que nous avons prise et dont nous subissons les conséquences avec le courage et la volonté d'hommes qui, quoi qu'on en dise, sont plus Français que ceux qui voudraient en vain nous priver d'un nom, que vous même ne voudriez pas nous disputer.

Le moment s'approche, où accomplissant nos devoirs de pères, d'époux et de fils, nous allons combattre un ennemi féroce! qui a osé, en face de votre escadre et de notre pavillon, nous menacer d'extermination et de mort sans que votre voix se soit fait entendre pour nous protéger, autrement que par une suite honteuse d'indignité de nous comme Français, et peu digne de vous, comme amiral.

Un fait inouï et dont toute l'Europe sera instruite, c'est qu'un consul général de France ait sanctionné les menaces d'un cannibale; par des menaces encore plus sensibles pour nous et que vous avez eu la faiblesse d'approuver par votre signature.

Vous avez blanchi sous les armes, monsieur l'Amiral, vous avez acquis un grade éminent dû à votre longue et honorable carrière. Eh bien, monsieur l'Amiral, vous avez devant Montevideo trahi votre renommée, vous vous êtes abaissé à subir les conseils d'une autorité dont la constitution dans la mauvaise voie n'est qu'une obstination d'amour propre. Il s'est servi de vous et de votre noble influence pour appuyer une conduite indigne, et qui, nous l'espérons, sera jugée comme elle le mérite.

Nous allons marcher à l'ennemi, monsieur l'Amiral, bannissez d'avance toute inquiétude: quoique jeunes nous les

tout ce qui allait arriver à bord de la *Sévère*. Quant à Mme de la Rizière, elle ne s'en doutait pas. Jules ne l'avait jamais initiée à ses souffrances. Quand il causait avec elle, il lui répondait par cette formule banale, que tout allait parfaitement à bord. Fergeolles ne lui avait rien révélé non plus de son mystère, et s'était il borné à dénigrer Jules dans l'esprit de la créole. C'était elle qui avait instruit du projet de débarquement de son rival, en même temps que des prétentions de celui-ci à la main de sa fille, et comme à l'instigation de son mari elle avait promis cette main à Fergeolles, elle désirait vivement que Jules ne restât pas à terre. Elle espérait pendant son absence disposer Antonine à un mariage qui lui semblait d'autant plus convenable que Fergeolles était destiné à avoir une belle fortune.

Après le départ de la corvette, la jeune fille irritée de la déshérence de Jules, se montra moins rebelle encore aux instances de Mme de la Rizière que celle-ci ne s'y attendait; elle se borna à demander du temps. L'administrateur lui-même ne parlait plus du jeune lieutenant, car il était piqué du rôle ridicule que Jules lui avait fait jouer en déchirant l'ordre de débarquement. Ainsi, tandis que la *Sévère* s'éloignait, on ne prononçait plus à l'habitation le nom de Jules Renaud. Mme de la Rizière, au contraire, ne tarissait pas en éloges sur le compte de M. Emile Fergeolles. Tout faisait donc présager qu'avec le temps les odieuses manœuvres de ce dernier assureraient son triomphe.

Quand la corvette se trouva en pleine mer, Jules, le s.

armes, nous imiterons nos frères de Lutze et Bautzen. Nous marcherons comme ces braves, et le nom français sera encore une fois prononcé avec orgueil sur les rives jadis heureuses de la Plata. Nous serons vainqueurs, monsieur l'amiral, ou nous succomberons au cri de vive la France, mais, si nous succombons, ce sera avec gloire.

Ce ne sera pas, en vue de votre escadre, en vue des braves qui vous obéissent, et en face d'un pavillon qui fait tout notre orgueil, que nous oublierons ce que nous devons à la noble résolution qui nous a fait prendre les armes, nous serons Français quand même, c'est assez vous en dire.

Mais que diront les nations étrangères dont le pavillon flutait côté du votre, lorsqu'ils verront 2,500 Français courir au combat pour défendre leurs biens les plus chers et les plus sacrés? Lorsque vous, amiral de France, chargé de les protéger et les défendre, vous resterez du haut de vos mats, simple spectateur d'un carnage que vous auriez pu et du éviter? Croyez-vous que les cris des blessés, les pleurs des veuves et des orphelins ne viendront pas vous poursuivre dans votre retraite flottante? Votre conscience, à la vue de tant de victimes, n'aura-t-elle rien à se reprocher? Non, monsieur l'amiral, cette nuit-là, vous ne dormirez pas du sommeil du juste! Vous reconnaîtrez, mais trop tard, les perfides conseils de ces hommes qui n'ont jamais éprouvé de sentiment que celui de l'égoïsme. Vous reconnaîtrez alors qu'aucun sentiment généreux ne les a guidés. Comment l'aurait-ils fait puisqu'ils ne l'ont jamais connu, et que la voix du peuple les a depuis longtemps condamnés. Mais quelque soit notre sort, ou vainqueurs ou vaincus, une seule honteuse devient seule leur partage.

Nous partons, monsieur l'amiral, aux sons patriotiques de l'immortelle Marseillaise; tous pleins d'enthousiasme et d'espérance. Nous partons la conscience et le cœur purs. Puisse le vôtre n'avoir rien à se reprocher!

Vainqueurs! nous ne nous souviendrons de rien, vaincus nous subirons notre sort en silence. Mais, croyez le bien, nos plaintes ne vous importuneront point, nos têtes comme celles de nos deux malheureux compatriotes lâchement égorgés le 6 courant serviront plutôt de trophées aux barbares que de nous abaisser à implorer désormais un secours trop tardif et vainement attendu.

Mais nous triompherons. Dieu, notre aigle et notre sainte cause ne nous abandonneront pas.

Le colonel des Volontaires Français.

THIBAUT.

NOUVELLES DIVERSES.

—Un journal anglais du dimanche, l'Atlas, donne la relation suivante d'un essai d'une machine à vapeur

côté, mesura les conséquences du mouvement de colère qui l'enchaînait décidément à bord.

—Je me suis laissé prendre au piège, pensa-t-il; le misérable a compté sur tout ce qu'il peut y avoir d'indignation dans un homme de cœur outragé. Il faut en finir cette fois.

Il écrivit à son ennemi la lettre suivante: "Jusqu'ici, monsieur, je vous méprisais, mais je ne vous haïssais pas. Il n'en est plus de même aujourd'hui: guerre à mort! entendez-vous? pas de quartier! Vous ou moi ne rentrerons pas à bord la première fois que nous en serons descendus."

Papillon remit ce cartel à son adresse. Fargeolles répondit:

"C'est le contraire de moi, monsieur: je vous haïssais, et maintenant je vous méprise! Toute proposition que vous me ferez dans ce but est acceptée d'avance."

Le mousse apprit à Gausard que les deux officiers avaient échangé des billets.

—Ouvrons l'œil, enfant! dit le gabier, ouvrons l'œil, et tiens-moi au courant de tout.

—Mon maître m'avait bien défendu d'en parler, répondit le mousse, mais je vois qu'ils veulent encore se battre et que ça deviendra pire que l'autre fois; c'est pourquoi je viens vous consulter, père Gausard, sachant combien vous aimez M. Remud.

—Tu as bien fait, mon garçon, veille donc maintenant sans faire semblant de rien, et quand nous approcherons de terre, veis-le encore mieux.

aérienne qui a été fait en Écosse. Nous ne garantissons naturellement pas la vérité de l'exactitude de ce récit, quoique néanmoins:

"Nous avons reçu d'Écosse le compte-rendu d'un essai fait, il y a quelques jours, près de Glasgow, avec une machine d'une construction analogue à celle de M. Goussier. L'essai a été fait par un étranger, le professeur Geolls, et sans un accident, il paraît que la solution du problème de la navigation aérienne était trouvée. Laissons parler le professeur Geolls:

"La machine aérienne a été élevée à une élévation de 350 pieds de la terre, et retenue dans les airs par des piquets mobiles, de manière qu'en un instant la machine, débarrassée de ses supports, se trouvait lancée dans l'espace. Long-temps avant le jour tout était prêt pour ce voyage inséparable et intéressant, et en proie à une émotion indicible, je me disposais à partir. A trois heures trente-cinq minutes du matin, je m'assis dans le char; à quatre heures trente-huit minutes cinquante-neuf secondes, je me débarrassai des entraves qui m'attachaient à la terre, et la machine aérienne prit son vol avec la rapidité de l'éclair. Le mercure du baromètre monta sur-le-champ d'un dixième et demi; l'angle du plan incliné était de 32 degrés et demi. Mes calculs se trouvaient justes. Le voyage commençait sous de favorables auspices. Confiant et l'esprit plus libre, je pouvais avec plus de calme me livrer à mes observations. Je me retournai; j'étais déjà très éloigné de la colline qui avait été mon point de départ. Je pouvais à peine distinguer encore le drapeau arboré au sommet. J'avais déjà fait une ascension de 625 pieds, qui, ajoutés aux 350 pieds de l'élévation de mon point de départ, donnaient exactement 975 pieds. Le thermomètre marquait alors 30 degrés au-dessous de la glace; mais, soit à cause de mon écartement naturel, soit par suite de la chaleur donnée par le fourneau de la machine, je ne sentais pas du tout le froid. La machine à vapeur fonctionnait admirablement; la force de son jeu dépassait même mes espérances: je faisais cinquante-deux lieues et demie à l'heure. Vingt-deux minutes après mon départ, j'avais atteint une hauteur de près d'un mille. Je ne cessais pas de monter, et la rapidité de mon voyage était plus grande à mesure que je montais. Alors une circonstance inattendue m'étonna, et elle m'eût alarmé si je n'en avais eu bientôt l'explication. La machine à vapeur fonctionnait avec moins de force. J'étais à une distance de trois milles de la terre; la grande élévation où j'étais parvenu était cause que le vide n'était pas complet dans le condenseur, ce que je vis parfaitement avec l'aide de l'indicateur du professeur Russell. Le ralentissement de mon vol ne m'étonna pas. La raréfaction de l'air, à cette hauteur, me fit éprouver, à ce moment, ce qui a été ressenti par les voyageurs qui ont gravi le Mont-Blanc; j'avais un violent mal de tête et des bourdonnements aux oreilles; je résolus de redescendre et de me tenir à un mille et demi de la terre. J'y parvins aisément en abaissant la queue de la machine qu'alors je tenais à angle avec l'horizon de 9 degrés 3/4 à celui de 45. Depuis mon départ de la colline, j'avais toujours volé du sud-ouest et ouest mi-ouest, planant sur l'Ayrshire, et en ligne directe de Dumbuck à Ailsa Craig, où je me rendais, dans l'intention de débarquer. Ce dernier point convenait admirablement pour lancer de nouveau la machine comme j'en avais fait à Dumbuck, où je

—Soyez tranquille, dit le mousse.

Le caractère de Jules était devenu sombre; nul n'aurait reconnu en lui le jeune et brillant officier des premiers temps de la campagne; à présent, il était pâle et sujet à de fréquents accès de fièvre; sa constitution s'affaiblissait visiblement, il ne dormait plus, tant la haine agitait cette âme, que la nature avait faite cependant si bonne et si aimante.

Une surexcitation violente avait opéré des effets analogues chez Fargeolles, malgré la méchanceté froide et calme qui constituait son caractère. C'est que une haine à bord, sur cet espace étroit où vous êtes forcé de vivre côte à côte avec votre ennemi, ne ressemble à rien de ce que le cœur humain peut éprouver ailleurs.

A table, par exemple, ces deux hommes se trouvaient en face l'un de l'autre; par fois leurs yeux se rencontraient, ils grinçaient des dents, berraient conspuivaient les manches de leurs couteaux et se fixaient pendant des minutes entières. Souvent Jules sentait ses accès de fièvre qui le prenaient à l'instant même; il sortait de table boulevré, exaséré, presque fou.

De son côté, Fargeolles eut plusieurs coups de sang à la suite de scènes de ce genre; il fallait le saigner.

Le lieutenant était devenu plus sévère en service, quoi qu'il fut resté d'une justice extrême pour l'équipage; mais le souvenir de son bonheur détruit, la présence incessante de son ennemi exécré, l'attente de ce duel à mort dont il combinait sans cesse les moyens d'exécution, avaient séché son cœur. Antonine elle-même était presque oubliée;

comptais serener. Le jour avait paru; le point de vue était admirable; je planais sur de nombreux bateaux à vapeur dont la vitesse, comparativement à la mienne, était nulle. Hélas! ce beau spectacle allait bientôt finir; je planais sur un beau bateau à vapeur. Tout à coup, quelque chose se déranga dans la machine, les roues à vapeur cessèrent de fonctionner. Toutefois je ne m'en inquiétai que faiblement. M. Henson a parfaitement exposé que ces roues ne sont nécessaires que pour la propulsion, et non pour maintenir la machine en l'air. Malheureusement j'oubliai, dans ce moment critique, de dégrader la machine de sûreté; les conséquences de cet oubli furent désastreuses. L'engorgement de la vapeur dans les tuyaux en fut trois fois de service. Dès ce moment la machine perdit complètement l'équilibre; un des tuyaux, en se déplaçant, fit éclater une des branches de bambou; la désorganisation de la machine fut à son comble; elle descendit aussitôt en tourbillonnant.

La descente se faisait avec une si effrayante rapidité que je ne devais plus penser qu'à la mort et à la destruction. Je ne saurais comparer mes sensations, dans ce terrible moment, qu'à celles qui vous oppressent dans un cauchemar, et l'on sait qu'elles sont loin d'être agréables. Etourdi par le mouvement de la machine qui roulait sur elle-même, j'étais devenu insensible, et quand je revins à moi, je me trouvai dans un bon lit: j'avais mal à la tête et au cœur; je ressentais cette espèce de migraine qui a accompagné d'ordinaire les pérégrinations aériennes. Grâce à la Providence, je suis en voie de rétablissement et disposé à recommencer."

"Il paraît que le commandant du bateau à vapeur avait mis une chaloupe en mer pour secourir et recueillir l'intrepide aéronaute dont il avait vu les eubutes. L'aéronaute est sauvé, mais la machine aérienne est tombée dans l'eau."

(Atlas).



La Tactique est partie hier de Montevideo pour Buenos-Ayres. Nous présumons qu'elle porte à M. de Lurde des communications de M. Massieu de Clerval relatives à l'engorgement de nos deux compatriotes Myrier et Jean-Baptiste. Nous attendrons donc quelques jours avant de revenir sur cette affaire; mais, quand nous le ferons, ce sera avec énergie et persistance.

FRANCE.

PARIS, 27 AVRIL.

Le Mode a été saisie hier à la poste et dans ses bureaux. Nous avons parcouru la livraison qui a été l'objet de la saisie.

Il ne pensait à son amour qu'avec une sorte d'horreur; la jeune fille lui apparaissait irritée de sa conduite et jalouse du sentiment farouche qui le dominait. La haine seule remplissait ce cœur vaguement tendre, si expansif, si généreux.

Comme on le comprend, c'était surtout à l'égard de Fargeolles qu'il était intraitable dans ses fonctions. Il l'interpellait en plein port, en face de l'équipage, pour la moindre négligence: il lui ordonnait de se tenir comme à un mousette; il le harassait, l'humiliait, le poussait à bout, comme s'il eût craint de ne pas en être haï autant qu'il le haïssait lui-même.

M. de Kergal voulut s'interposer.

—De deux choses l'une, commandant, lui dit Jules: ou je suis votre accord et l'on m'obéira, ou vous m'oppresserez un lieutenant. Vous m'avez reproché d'être faible; je suis devenu ferme. M. Fargeolles sort mal, je ne fais autre chose que le forcer à bien servir.

Dans une autre circonstance l'enseigne répondit grossièrement: le jeune lieutenant dressa contre lui une plainte par écrit et demanda sa mise aux arrêts forcés.

L'officier supérieur était trop jaloux de la discipline et de la bonne tenue du navire pour refuser: il se contenta, lorsque Fargeolles sortit des arrêts, de lui donner quelques conseils paternels trop doux peut-être, mais en tous cas fort inutiles.

[La suite au prochain numéro.]

vérité du paquet et nous n'avons pu deviner ce qui a donné lieu à cette sévérité. N'aurait-on pas voulu, par hasard, se venger de la *Mode*, parce qu'elle a eu l'indiscrétion de reproduire dernièrement une lettre écrite par M. le maréchal Soult en 1815, lettre dans laquelle M. Soult traitait de misérable M. Drouot d'Erloo, qu'il vient de nommer maréchal de France, en lui prodiguant tous les témoignages de la plus vive sympathie, et ordonnait de le faire fusiller dans les vingt-quatre heures, si l'on parvenait à s'emparer de sa personne. Cette lettre, que tous les journaux ont reproduite, et dont l'existence n'a pas été contestée par les feuilles ministérielles, a produit dans le public, et surtout dans le monde parlementaire, une sensation qui est loin d'avoir été favorable à M. le maréchal Soult. La saisie de la *Mode*, qui a ressuscité cette vieille affaire, n'est-elle pas un commencement de vengeance?

[J. de Haave.]

## MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 14 juillet.

Bayonne, barque française *Parana*, en 72 jours avec 80 barques, adressé à M. Michaud.

## AVIS DIVERS

## AVIS.

Madame Chastelet, ayant transporté son magasin de la rue de los Castellanos, à la rue del Rincon, n. 143, à l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera, comme par le passé, à confectionner tous les objets de mode, remettre à neuf les marabouts; l'on trouvera en outre chez elle un assortiment complet de parfumeries, de merceries et de lingerie.

## AVIS.

Les personnes qui ont des affaires d'intérêt avec le défunt Pierre Tihet, sont invitées à se réunir lundi prochain 17 du présent mois, dans la maison de M. Jean LARIN, derrière le théâtre neuf, à midi précis, pour prendre une résolution définitive.

## AVIS.

Les personnes qui devront pour comptes, billets ou à quelque titre que ce soit, au sieur Pierre Boulicot boulanger, sont prévenues, qu'ils en payent le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

## AUX LEGIONS ETRANGERES.

Démonstration de la répartition des terrains offerts.

Le gouvernement de la république et les chambres ont décrété avec force de loi, que la présente guerre terminée, il serait donné en propriété et à titre de récompense aux légions française et italienne, et à tous les étrangers qui s'armèrent comme elles, VINGT LIEUX DE TERRAINS DE PROPRIETE PUBLIQUE, SUR LE LITTORAL DE LA REPUBLIQUE. — Remarquons en passant que c'est sur le littoral, c'est-à-dire sur les côtes de la république, où les terrains ont une plus grande valeur. Il leur a été promis également 50,000 têtes de bétail.

Lisant de côté l'examen de la répartition de ce bétail, dont le calcul est très facile, je le ferai seulement à l'égard des terrains.

Chaque lieu de terre dans le pays contient soixante cadres de hauteur et soixante cadres de base; ce qui fait 3,600 cadres en superficie ou carrés; cette somme multipliée par 20, qui est le nombre de lieux, donne un total de 72,000 cadres carrés. Eh bien! En supposant que les légionnaires étrangers soient au nombre de 3,800, chaque individu aura indubitablement pour sa part environ dix-sept cadres de terrains. Pour peu que cela vaille, on peut calculer que chaque varre carrée vaut un réal, la valeur en est beaucoup plus élevée, puisque nous avons vu M. Lafont vendre à deux réaux (argent) la varre carrée de ses terrains à la *herra del Pantano*. Chaque cadre contient 10,000 varres carrées, les dix-sept cadres font 190,000 varres, qui à un réal, présentent une valeur de 23,750 piastres; récompense magnifique assurément quand même on en diminuerait la valeur de moitié,

en calculant à un demi réal la varre, puisque cela produirait encore environ 12,000 piastres pour chaque individu. Si l'on joint à cela le produit qui sera tiré d'une aussi grande étendue de terrain par plus de 3,000 hommes laborieux, la valeur monte à une hauteur prodigieuse. Chaque soldat aura obtenu cette récompense, en défendant sa vie contre les coutaux des égorgeurs, qui ont juré d'exterminer les étrangers et leurs familles; il aura de plus conquis pour toujours l'amitié et l'estime d'un peuple généreux et reconnaissant.

Ma démonstration mathématique est, j'en suis sûr, claire et vraie.

Un ami des Légionnaires.

## AVIS.

L'ex-commandant des Volontaires de la Liberté, prévient tous les individus ayant fait partie dudit corps, qu'il n'a pu jusqu'à ce moment recevoir la solde qui leur est due; mais que, pour éviter leurs réclamations, il les prévient par la même voie, du jour, du lieu ou de l'heure où ils devront se présenter pour recevoir ce qui leur est dû.

Le commandant,  
Adm. Barrère.

## VENTE.

On désirerait vendre à Buenos-Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de messieurs Richaud et Demet, situé rue de la Fédération Plata, à 2 1/2, coudro de la place de la Victoire.

On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

S'adresser à Montevideo, rue de los trenta y tres, au magasin de meubles en face du café du Commerce.

## Changement de domicile.

La lithographie de l'Etat, a transféré son domicile de la rue de las Cámaras à celle du 25 de Mayo, n. 221, au 1er étage de la maison de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

La protection que le gouvernement a daigné prêter à ce nouvel établissement est une preuve qu'il n'épargnera aucun soin pour satisfaire les personnes qui désireront l'occuper en tout ce qui concerne cette profession; soin, promptitude et prix modérés.

## Changement de domicile.

Madame Mortet accouchée vient de transférer son domicile de la place de la Constitution à la rue du 25 Mai, n. 121, où est le magasin de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

Se alquila un cuarto de alto, con muebles ó sin ellos para hombre solo, con ventana en la calle del 25 de Mayo; en esta imprenta del Patriote frances duran razon.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la *arscellaire*, le Chant du Départ, le Veïlons au salut de l'Empire et la Parisienne.

Une nourrice française dont le lait n'a que quinze jours, désire trouver un enfant pour nourrir chez elle, s'adresser à côté du café de l'Immortel, chez M. Jean Julien à la pastoria.

## CHIEN PERDU.

Un chien de six mois, poil long et blanc oreilles rouges, le dessous du cou rasé. La personne qui le ramènera, rue du Cerrito n. 152 ou qui pourra donner connaissance de la personne qui le retient recevra une bonne récompense.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenost Ayres, n. 232 et 234.

## AVIS.

On demande un gargon de café. S'adresser au café Labastide au Moelle.

La lithographie de monsieur Gielis a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison. en attendant que lui monsieur Gielis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servis avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

## ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste aîné, maison Lavalley, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

## AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Serendi, autrefois San Carlos, 98.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

## AVIS.

Maison Honore Gasparin; platero, rue del Rincon, on achete or vieux, argent et cuivre.

## POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français Mathilde, de bonne construction et bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard; ayant grande partie de son chargement arrêté. Il prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser à monsieur de Gerce, rue de Buenos Ayres n. 158.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No. 24.